L'Orientalisme d'Elif Shafak dans *La Batarde d'Istanbul*

Mélanie HAUCHART[1]

Emine PARLAK[2]

Erdoğan KARTAL[3]

Résumé

L'orientalisme est un courant de pensée qui existe dans l'art et la littérature depuis le 14ème siècle. Les écrivains occidentaux ont d'abord déclaré un Orient imaginaire et fantasmé, puis un Est dans lequel ils ont réellement voyagé, tout en perdant progressivement leur intérêt au fil des années. Les écrivains orientaux ont alors repris et partagé leur vision de l'Est. Elif Shafak, romancier prospère, a la particularité de partager les cultures occidentales et orientales, en utilisant cette vision particulière pour diffuser un essai sur certains des problèmes contemporains de la Turquie à travers son roman, *Le Bâtard d'Istanbul* (2006). Dans cet article, nous souhaitons démontrer l'approche orientaliste de l'auteur à travers l'analyse des thèmes abordés dans son roman.

M**ots-clés:** Elif Shafak, *La batarde d'Istanbul*, Orientalisme, fait arménien, rapport Orient-Occident.

Baba ve Piç'te Elif Şafak'ın Oryantalizmi

Öz

Oryantalizm (şarkiyatçılık), yazın ve sanatta 14.yüzyıldan beri var olan bir düşünce akımıdır. Batılı yazarlar önce kafalarında hayali ve fantastik bir Doğu yaratıp ardından buralara yolculuk ederek gerçek Doğu'yu görüp tanıma fırsatı bulsalar da zamanla buralara olan ilgileri azalarak yok olur. Daha sonra, gidip gördükleri bu yerlere, yani Doğu'ya dair görüş ve düşüncelerini eserlerinde yeniden ele alarak okurlarıyla paylaşırlar. Günümüzün tanınan romancılarından Elif Şafak, yaşamı, eğitimi ve işi gereği Doğu ve Batı kültürlerini yakından tanıma fırsatı bulmuş bir yazar olarak, bu vizyonunu *Baba ve Piç* (2006) adlı romanında da kullanarak çağdaş Türkiye'ye dair toplumsal, kültürel ve tarihi birçok meseleyi Doğu-Batı ekseninde/karşıtlığında ele almaya çalışır. Bu çalışmada, adı geçen romanda ele alınan Türk toplumuna ve Türkiye'ye ve özgü kimi meselelerin nasıl bir oryantaliste bakış açısıyla yansıtıldığı irdelenmektedir.

Anahtar kelimeler: Elif Şafak, *Baba ve Piç,* Oryantalizme, Ermeni meselesi, Doğu-Batı ilişkileri

[1] Doctorante, Ecole Doctorale 60, Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, Université Montpellier Paul Valéry Montpellier 3, Montpellier, France, melanie.hauchart@gmail.com

[2] Doctorante, Institut des Sciences Pédagogiques, Université Uludag, Bursa, eparlak1988@gmail.com

[3] Maître de conférences, Faculté de Pédagogie, Université Uludag, Bursa, ekartal@uludag.edu.tr [Makale kayıt tarihi: 7.4.2018-kabul tarihi: 17.4.2018]; DOI: 10.29000/rumelide.417499

Elif Shafak's Orientalism in *The bastard of Istanbul*

Abstract

Orientalism is a current of thought existing in arts and literature since the 14th century. Western writers first told an imaginary and fantasized East, then an East which they actually travelled, gradually losing their interest as years went by. Oriental writers then took over and shared their vision of the East. Elif Shafak, successful novelist, has the peculiarity of sharing both western and oriental cultures, using this particular insight to deliver an essay on some of the contemporary problems of Turkey through her novel, *The bastard of Istanbul* (2006). In this article, we wish to demonstrate the author's orientalist approach through the analysis of the themes covered in her novel.

Key words: Elif Shafak, *The bastard of Istanbul*, Orientalism, Armenian fact, East-West relationship.

Introduction

Depuis les Turqueries du château de Versailles jusqu'aux *Orientales* (1829) de Hugo en passant par les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu, l'Orient a alimenté l'imagination de la bourgeoisie européenne, mais aussi et surtout, des artistes et écrivains. L'Orientalisme est une notion qui regroupe de nombreuses disciplines et un vaste espace géographique. Elle peut s'appliquer à de nombreuses productions, qu'elles soient scientifiques, politiques, artistiques ou littéraires[4]. Dans ce dernier cas et pour l'étude qui nous intéresse aujourd'hui, nous pouvons rapidement le définir comme le regard que porte l'Occidental sur les paysages et les êtres de l'Orient[5]. Entre fiction et réalité, ce terme engendre des représentations quelquefois fantaisistes d'un Orient tout droit issu des *Mille et Une Nuits*. A mesure que s'efface le mirage oriental, les Occidentaux changent leur manière d'écrire sur l'Orient et l'Orientalisme se mêle de revendications politiques[6] ou sert à dénoncer des réalités toutes différentes de l'exotisme et de la rêverie des débuts. *La bâtarde d'Istanbul* d'Elif Shafak est un bon exemple de cet orientalisme contemporain.

Elif Shafak, romancière cosmopolite, est fille de diplomate. Née à Strasbourg en 1971, elle a passé son enfance en Espagne et en Jordanie. Elle retourne ensuite en Turquie et sort diplômée de la Middle East Technical University d'Ankara. Quelques années après avoir soutenu sa thèse en sciences politiques sur l'*Analyse de la modernité turque à travers les discours des masculinités*[7], elle enseigne aux Etats-Unis[8], notamment dans la discipline *Gender and Women's Studies*.

Femme écrivain primée et best-seller en Turquie, elle écrit aussi bien en turc qu'en anglais. C'est en 1998 qu'elle obtient sa première récompense, le prix Mevlana, pour son premier roman intitulé *Pinhan*[9]. Ce prix récompense les œuvres littéraires mystiques en Turquie. En 2000, elle obtient une seconde récompense, le prix des écrivains turcs, pour son troisième roman, *Mahrem*. Son œuvre littéraire est

4 Pouillon, François. "Mort et résurrection de l'orientalisme.", In *Après l'orientalisme, l'Orient créé par l'Orient*, édité par Vatin, Jean-Claude, 13. Karthala, 2011.

5 La question de la définition de l'orientalisme est éminemment complexe et ne saurait être résumée ici sans empiéter trop longuement sur l'étude que nous voulons proposer. Nous renvoyons le lecteur à l'abondante bibliographie, et plus particulièrement à l'ouvrage suivant : Vatin, Jean-Claude, éd. *Après l'orientalisme, l'Orient créé par l'Orient*. Karthala, 2011 pour un point sur la question.

6 Dénoncées par Edward Said dans son ouvrage : Said, Edward. *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*. Points, 2005. La première édition de 1978 avait relancé le débat sur la question.

7 Dont le titre exact en anglais est *Male Gender Roles in Turkish Culture and Turkey's Modernization*.

8 A partir de 2002.

9 Histoire d'un derviche en quête de son moi, qui quitte la ville de Tehke pour aller à Istanbul.

Adres
Kırklareli Üniversitesi, Fen Edebiyat Fakültesi, Türk Dili ve Edebiyatı Bölümü, Kayalı Kampüsü-Kırklareli/TÜRKİYE
e-posta: editor@rumelide.com

Adress
Kırklareli University, Faculty of Arts and Sciences, Department of Turkish Language and Literature, Kayalı Campus-Kırklareli/TURKEY
e-mail: editor@rumelide.com

variée, avec notamment une dizaine de romans en turc dont *Bit Palace*, best-seller en Turquie traduit en anglais et en français[10].

Le Soufisme a donc toujours joué un rôle central dans son écriture[11], et elle aborde pleinement le sujet à travers son roman *Aşk*[12], publié en 2009 et qui se propulse directement en tête des ventes en Turquie[13]. Le soufisme n'est pas sa seule source d'inspiration, et elle aborde notamment le thème de l'exil et du sentiment d'exclusion dans son premier livre en anglais *The Saint of Incipient Insanities*[14], publié en 2002. Son second roman dans cette langue, *The Bastard of Istanbul*[15] qui fait l'objet de cet article, est également best-seller en Turquie en 2006.

Comme elle l'explique dans un article qu'elle a écrit pour le Washington post[16], c'est une rencontre avec des grands-mères arméniennes qui lui donne l'idée d'écrire ce livre. Elle rencontre ensuite de nombreuses familles arméniennes et turques pour l'aider à appréhender cette période difficile de l'histoire.

Le roman, à la structure complexe, aborde des thèmes contemporains précis au travers de l'histoire de deux familles dont les héroïnes, vivent dans des pays différents. Après avoir présenté le livre, ses thèmes et ses personnages, nous étudierons la manière dont l'orientalisme se ressent dans le choix du traitement des sujets et des personnages, et comment cet orientalisme est en fait un orientalisme double.

La bâtarde d'Istanbul relate l'histoire de deux familles dans les dernières années du XXe siècle. L'une arménienne : les Tchakmakhchian et l'autre turque : les Kazancı.

Armanoush ou Amy, jeune étudiante de l'Arizona, est la fille de Rose une américaine et de Barsam, un arménien. Après le divorce de ses parents, elle partage son temps entre sa mère, remariée à un turc du nom de Mustafa et la famille de son père. Armanoush décide un jour de retrouver la maison familiale et de connaître la ville d'origine de ses ancêtres paternels. Elle part alors en secret à Istanbul où elle est hébergée par la famille de Mustafa, la famille Kazancı. Elle y rencontre Asya, qui ignore qui est son père et dont la mère est une femme moderne et anticonformiste. En conflit constant avec cette dernière, elle vit cependant avec elle et ses tantes dans la maison familiale.

L'arrivée d'Armanoush à Istanbul va faire resurgir, brutalement, l'Histoire du début du XXe siècle, des peuples turc et arménien, douloureuse et polémique, et l'histoire jusque-là gardée secrète de deux familles, plus liées par la grande Histoire qu'elles ne le soupçonnent.

L'organisation des thèmes abordés dans le roman est complexe. Nous trouvons un grand thème principal et un sous-thème communs aux deux familles, puis deux sous-thèmes différents qui se rapportent chacun à une seule famille. L'emploi ici de la dénomination " sous-thème " ne veut pas minimiser l'importance de ceux-ci, mais sert uniquement à les distinguer du grand thème, autour duquel

10 Sous les titres respectivement de *The Flea Palace* et *Bonbon Palace*.

11 Voir interview du 23/12/2006 du journal Birgün, disponible sous le lien suivant : http://www.elifsafak.us/roportajlar.asp?islem=roportaj&id=174

12 Traduit en français sous le titre *Soufi, mon amour*.

13 Histoire d'amour contemporaine entre une femme au foyer juive américaine et un soufi moderne vivant à Amsterdam.

14 Raconte la vie d'immigrants musulmans à Boston et du sentiment d'exclusions qu'ils ressentent aux Etats-Unis.

15 Traduit en français sous le titre *La bâtarde d'Istanbul*.

16 Article du 25 Septembre 2005 sous le titre *In Istanbul, a crack in the wall of denial :* " I talked to Armenian grandmothers, participated in workshops for reconciliation and collected stories from Armenian friends who were generous enough to entrust me with their family memories and secrets. " Disponible sur le lien suivant : http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2005/09/23/AR2005092302365.html

toute l'histoire est bâtie.

Ce grand thème donc, colonne vertébrale du roman, est celui du " fait arménien " de l'année 1915. Traumatisme pour les Arméniens, évènement difficile à aborder pour les Turcs, le débat sur ce sujet a fait couler beaucoup d'encre et n'est pas encore entièrement résolu[17].

Dans le roman, les plus anciens membres des deux familles l'ont vécu. Mais pour le traiter, l'auteure se place du point de vue arménien, par le biais de la grand-mère d'Armanoush qui a vécu les épisodes, et par le biais d'Armanoush elle-même, qui essaie de le comprendre et d'en avoir une vision plus objective, plus " détachée " que celle de sa grand-mère. En effet cette dernière, traumatisée et qui se sent exilée aux Etats-Unis par la faute du peuple turc, rejette en bloc tout ce qui peut provenir de la Turquie et a élevé ses enfants et petits-enfants dans cette mentalité.

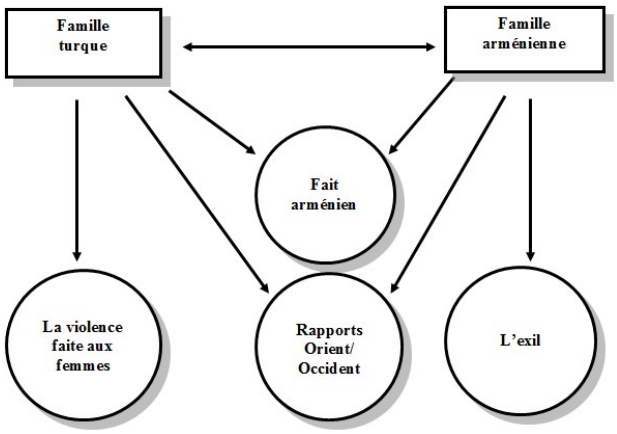
Autre thème commun aux deux familles : les rapports entre Orient et Occident, et la manière de vivre l'un en abordant l'autre. Cette problématique est traitée principalement à travers les personnages d'Asya et Armanoush, mais se retrouve de manière un peu moins développée dans un certain nombre de personnages et notamment Zéliha, Mustafa, ou encore Rose dans une moindre mesure.

En effet, Asya est très clairement tiraillée entre le modernisme occidental qui l'attire et dont elle a assimilé certains traits dans son mode de vie et sa façon d'être, et le maintien d'un certain traditionalisme oriental lié également et surtout à son mode de vie au sein de sa famille. C'est le contraire pour Armanoush. Totalement occidentalisée de par sa vie avec sa mère américaine, elle cherche toutefois à rejoindre et comprendre ses racines orientales dont elle entrevoit le mode de vie au travers de sa famille paternelle.

Concernant le thème propre à la famille turque, il s'incarne ici par le biais d'un secret de famille autour de Zéliha et Mustafa. C'est celui de la violence faite aux femmes.

Enfin, le thème de la famille arménienne est celui de l'exil forcé, dû aux aléas de l'Histoire. Nous voyons à travers le roman la difficulté pour la première génération d'exilés à le supporter et l'impact sur les générations suivantes, ainsi que les mécanismes d'assimilation ou de rejet de l'ancienne et de la nouvelle culture dans laquelle ils évoluent. Nous pouvons donc résumer à l'aide du schéma suivant, les différents thèmes et leurs rapports avec chaque famille:

[17] Il n'est pas question ici de débattre sur ce " fait arménien " comme le font les historiens et les hommes politiques depuis presque un siècle. Nous renvoyons le lecteur aux nombreux ouvrages spécialisés pour plus de précisions.



Après avoir évoqué la trame narrative et les thèmes principaux du roman, voyons quelle définition nous pouvons donner de l'Orientalisme, et comment les orientalistes se sont exprimés à travers les siècles.

Certains spécialistes estiment qu'il n'y a pas de sens précis à l'orientalisme. Nous pouvons toutefois l'appréhender comme un système de pensées et de représentations, révélateur de la façon dont l'Occident voit l'Orient[18]. L'attirance mêlée d'admiration ou de rejet de l'Occident pour l'Orient remonte à plusieurs siècles. Le XVIIIe siècle en sème les germes mais déjà, vers les XIIe et XIIIe siècles, le lien maritime allant de Venise vers Alexandrie, Le Caire ou Damas, témoigne de cette fascination pour l'Orient, et de la volonté de s'y ouvrir.

Mais qu'est-ce qu'un orientaliste ? La question est posée dans l'ouvrage de J.-L. Tritter, et la réponse est multiple. Il s'incarne aussi bien dans un archéologue spécialisé dans le monde oriental, un voyageur en quête d'ailleurs ou de nouvelles routes commerciales à la manière de Marco Polo, un photographe en reportage voulant faire au monde " civilisé " l'éloge d'un individu non trafiqué par la société des hommes ou montrer un non-chrétien horrible qu'il faut punir, ou encore dans une femme qui a franchi le pas de l'indépendance et s'est lancée vers son rêve d'Orient[19].

Si les possibilités se déclinent presque à l'infini, c'est la vision qu'ont les orientalistes de l'Orient, et l'image qu'ils renvoient de l'Orient à leur civilisation occidentale qui va les différencier. Il est évident que l'Orient des militaires, des diplomates et des savants, n'est pas le même que celui des artistes, des peintres ou encore des écrivains.

L'Orient s'invite dans les tableaux dès le XVe siècle, comme nous pouvons le voir notamment dans les œuvres de Vittore Carpaccio et Gentile Bellini[20]. Il reste présent dans toute l'histoire de la peinture et les plus grands peintres de toutes les époques ont cédé à son appel[21]. Citons en exemple E. Delacroix, qui ouvre la voie au courant orientaliste en peignant de grandes fresques dont les thèmes sont le désert ou encore les batailles contre les Ottomans.

---

18 Voir notamment, avec les bibliographies associées, Vatin, Jean-Claude, éd. *Après l'orientalisme, l'Orient créé par l'Orient*. Karthala, 2011 et Said, Edward. *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*. Points, 2005.

19 Tritter, Jean-Louis, *Mythes de l'Orient en Occident*, 59-79

20 *La prédication de saint Etienne à Jérusalem*, Vittorio Carpaccio, vers 1514 ; *Mehmet II Fatih*, Gentile Bellini, 1480. Pour des reproductions, voir Lemaire, Gérard-Georges, *L'univers des orientalistes*, 18 et p.21

21 Nous pensons notamment à J-A-D Ingres, E. Delacroix, mais aussi Kandinsky, P. Picasso ou encore H. Matisse. Pour de plus amples informations sur l'orientalisme dans la peinture, voir Lemaire, Gérard-Georges, *L'univers des orientalistes*, 18 et p.21 ou encore Thornton, Lynne. *Les orientalistes, peintres voyageurs*. ACR Edition, 2001.

Il fait également son apparition assez tôt dans la musique avec Rameau et *Les Indes Galantes* (1735), Gluck et *Les pèlerins de la Mecque* (1754) ou encore Mozart et *l'enlèvement au sérail*[22] mais aussi la célèbre sonate *Alla Turca*[23]. Le ballet n'échappe pas à la règle avec le *Namouna* de Lalo[24]. C'est l'occasion pour les compositeurs de créer une œuvre autour d'un folklore local en gardant la tradition de l'écriture savante occidentale. Mais l'on ressent également à travers leur musique la manière dont ils se situent par rapport à ces pays lointains. Dans les livrets ressortent l'humour, mais aussi un certain sentiment de supériorité. Plusieurs compositeurs dont Bizet, Berlioz ou Franck[25] se sont inspirés de la littérature orientaliste pour créer des œuvres musicales, et ont mis en musique des poèmes d'Hugo tirés des *Orientales*[26].

Nous en venons ainsi à la littérature, et plus particulièrement la littérature française. L'attirance pour l'Orient commence avec le célèbre Mamamouchi du *Bourgeois gentilhomme* de Molière (1670). C'est aussi, dans les *Lettres persanes* de Montesquieu publiées en 1721, que nous pouvons constater l'attrait qu'on lui portait. Cet ouvrage est en effet un roman épistolaire empli d'orientalisme. On sait que Montesquieu n'a jamais visité l'Orient, encore moins la Perse, et n'en connaît que ce qu'il a lu dans les récits de voyage d'autrui. Mais il se sert de l'Orient, et se moque de ses coutumes par le biais de deux voyageurs perses[27], pour finalement mieux se moquer des mœurs occidentales. Le roman relate l'histoire de deux seigneurs persans, qui voyagent d'Erzurum à Izmir pour se rendre finalement en France. Durant leur voyage, ils rendent compte à leurs amis de Perse de tout ce qu'ils ont remarqué, vis-à-vis des pratiques politiques, des mœurs mais également des traditions religieuses. Ainsi, nos voyageurs décrivent l'Occident au travers d'une perspective orientale.

Voltaire écrit à son tour des contes philosophiques et orientaux. *Zadig* (1747), qui se déroule dans un royaume fictif quelque part entre l'Egypte et Babylone, mais aussi *Candide* (1759) qui nous décrit le turc ottoman d'une manière différente de ses prédécesseurs. En effet pour la première fois dans ce conte, on parle des orientaux -ici des turcs- comme étant le modèle de personnes modestes, le modèle de la sagesse[28].

Cependant, ce n'est qu'avec l'expansion du colonialisme européen et le lent effondrement de l'Empire Ottoman, au XIXe siècle, que le courant orientaliste se manifeste vraiment. L'épanouissement des voyages en Orient satisfait le besoin de fuite, comme le montre le voyage de Chateaubriand, entreprit entre 1805 et 1806 et dont le récit est publié dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Il part en Orient pour écrire sur les Orientaux, mais surtout pour écrire sur lui-même et s'exprime en ces termes pour expliquer les raisons de son voyage : " *J'allais chercher des images: voilà tout* "[29].

Par la suite, plusieurs auteurs vont être influencés par sa démarche. En 1829, Victor Hugo, dans la Préface des *Orientales*, indique que le monde islamique apparaît alors être " *pour les intelligences*

22 Inspiré de l'œuvre de Gluck *Les pèlerins de la Mecque*.
23 3e mouvement de la sonate pour piano n°11 en la M K.331 composée dans les années 1780.
24 1882. Le livret a été réalisé sur un conte oriental d'A. de Musset datant de 1832.
25 Bizet, Georges. *Les adieux de l'hôtesse arabe*. 1867, pour voix et piano ; Berlioz, Hector. *La Captive* op.12. 1831-1832, pour voix et piano ; Franck, César, *les Djinns*. 1884, pour piano et orchestre.
26 Pour plus d'informations sur l'Orient dans la musique, écouter notamment les émissions suivantes : France Musique la nuit – Nicolai, Hélène. *L'Orient en Occident*. 29/06/14 (disponible sur le site de France musique jusqu'au 25/03/17) et France musique – Notes du traducteur – Cassard, Phillipe. *L'orientalisme dans la musique française. Debussy, la Grèce antique et l'Extrême-Orient*. 10/01/15 (disponible sur le site de France musique jusqu'au 06/10/17). Voir également Peltre, Christine, *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*, 101-103.
27 Özçelebi, 1998 : 12
28 Özçelebi : 12
29 Chateaubriand, François-René de. "Itinéraire de Paris à Jérusalem." İn *Oeuvres romanesques et voyages*, édité par Regard, Michel, 702. Gallimard "Pléiade", 1969.

autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale ". De plus, le romantique ajoute que l'Orient est désormais vu comme une " conquête " :

> On s'occupe aujourd'hui, et ce résultat est dû à mille causes qui toutes ont amené un progrès, on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie[30].

Ce témoignage illustre le degré d'enchantement qu'offre l'Orient et tout ce qui se rapporte à lui.

Par ailleurs, c'est le lieu où de nombreux écrivains rêvent d'aller, parfois dès leur plus jeune âge. Ainsi Lamartine explique dans le *Voyage en Orient* (1851) :

> Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait, [...] ces fleuves qui sortaient du Paradis terrestre. [...] Ce désir ne s'était jamais éteint en moi : je rêvais toujours, depuis, un voyage en Orient, comme un grand acte de ma vie intérieure. [...] Voilà la source de l'idée qui me chasse maintenant vers les rivages de l'Asie[31].

Contrairement à Chateaubriand, il s'engage dans ce voyage pour nourrir son inspiration ainsi que son imagination. L'Orient devient pour lui le " berceau " des images, source d'admiration et d'extase. Il est attiré par l'architecture islamique et il ne manque pas une occasion d'évoquer les mosquées de Constantinople ou les monuments arabes de Jérusalem et Damas avec infiniment de poésie. Voyageur venu d'Europe, il souhaite ramener l'inconnu au connu, l'étranger au familier, en décrivant les coutumes, les mœurs et les traditions orientales. Il écrit ainsi *" Si je n'avais qu'un seul regard à poser sur le monde, ce serait sur Istanbul "*. Il est sous le charme de la ville, des paysages du Bosphore, des collines de Galata et de Péra et il écrit encore :

> Vous avez à toutes les heures du jour et de la nuit le plus magnifique et le plus délicieux spectacle dont puisse s'emparer un regard humain ; c'est une ivresse des yeux qui se communique à la pensée, un éblouissement du regard et de l'âme[32].

Lamartine est donc un orientaliste passionné de l'Empire Ottoman et le turc ottoman n'est pas pour lui synonyme de barbare, cruel et rude, mais d'homme noble que l'on peut reconnaître parmi tant d'autres[33].

Tout comme Lamartine, Nerval aussi est un admirateur de l'Orient. Il appréhende l'Orient pour son visage antique et mythologique. Tout comme nous cherchons à placer un visage sur un nom, Nerval cherche à placer ses observations sur les à-priori qu'il entend.

En principe, les textes orientalistes sont des récits de voyage : on part pour rencontrer et vivre ce que l'on a imaginé, on part pour s'émerveiller. Ainsi dans *Figures féminines dans le Voyage en Orient de Gérard de Nerval* d'Alice Machado (2006), il en est de même pour Nerval qui écrit ainsi à Théophile Gautier :

---

30 Hugo, Victor. "Les Orientales." In *Oeuvres poétiques*, texte établi et présenté par Albouy, Pierre, 580. Gallimard, 1964.
31 Lamartine, Alphonse de, *Voyage en Orient*. Folio, 2011
32 Ibid., 644
33 Özçelebi : 16

> Moi, j'ai déjà perdu, (…) la moitié de l'univers, et bientôt je ne vais plus savoir où réfugier mes rêves; mais c'est l'Egypte que je regrette le plus d'avoir chassé de mon imagination, pour la loger tristement dans mes souvenirs[34].

L'Orient pour Nerval, est avant tout la " terre maternelle ", le berceau de l'humanité. Il représente également le lieu d'une tolérance mutuelle pour les religions diverses. Fasciné par Istanbul, il en fait la description suivante dans son livre *Voyage en Orient* :

> Quelle étrange ville de Constantinople ! Splendeur et misère, les larmes et la joie, beaucoup plus que n'importe où ailleurs comportement arbitraire, mais ils ont aussi plus de liberté ici, quatre nations différentes vivent ensemble sans haïr les uns les autres, aussi. Turcs, Arméniens, Grecs et Juifs […][35].

Mais l'auteur le plus remarquable de la Turquie est Pierre Loti qui avait un amour profond pour ce peuple et ce pays dont il avait fait sa deuxième patrie. Il aspire à vivre à la turque comme un autochtone, se fait passer pour turc et est un vrai ami des turcs. Emerveillé par l'Orient, son amour s'accroît devant Constantinople la chrétienne, ou Stamboul la musulmane. D*'Aziyadé* à *Suprêmes visions d'Orient* (1921), en passant par *Fantôme d'Orient* (1892), *Les Désenchantées* (1906) et *Turquie agonisante* (1913), véritable plaidoyer politique, la Turquie et plus particulièrement Istanbul est racontée et aimée à travers les œuvres de l'écrivain. Loti écrit en mettant essentiellement en valeur l'exotisme qu'il va traiter au travers d'une histoire d'amour qui reflète son désir orientaliste. Car pour lui, Constantinople est un rêve orientaliste. A maintes reprises, il affirme que c'est la ville de son cœur[36].

Tous ces auteurs ont donc lancé, comme nous l'avons vu, une mode et une manière de décrire l'Orient d'un point de vue tout à fait occidental. Entre les XVIIe et XIXe siècles, on commence par en décrier les mœurs étranges à travers des ouvrages presque satiriques, par incompréhension de ce que l'on ne connaît pas, et pour valoriser la culture occidentale par le biais des récits des conquêtes militaires. On y fuit aussi pour s'y retrouver soi-même, puis pour y trouver l'inspiration et enflammer l'imagination toujours dans l'optique d'un Orient fantasmé. Les voyages menés dans le cadre d'expéditions militaires ou encore les voyages d'artistes, permettent de mieux appréhender l'Orient et ses civilisations. De mieux les connaître aussi et si le but est le même, partir pour s'émerveiller et rêver, certains auteurs commencent à comparer ce qu'ils voient vraiment aux préjugés qu'ils ont toujours entendus et la démarche se fait plus anthropologique. Mais au tournant du XXe siècle, l'enchantement des voyages prend fin. Certains auteurs continuent toutefois leur quête d'ailleurs, comme Pierre Loti qui continuent à écrire de manière orientaliste, malgré sa bonne connaissance de la Turquie, entre rêve et réalité mais en toute connaissance de cause[37].

Après cette rapide évocation de l'histoire du mouvement orientaliste et de son utilisation dans les arts et notamment dans la littérature française, voyons comment il transparaît dans l'ouvrage d'Elif Shafak. Il se manifeste sous deux formes : un orientalisme " léger " utilisant quelques poncifs déjà connus pour créer une ambiance orientale, et un orientalisme plus " réfléchi " dénonçant des problèmes de société.
Nous l'avons vu, un courant de l'orientalisme est de modeler l'Orient pour créer une ambiance autour du récit. Les auteurs occidentaux décrivent alors dans leurs ouvrages un Orient fantasmé pour se faire

34 Nerval, Gérard de, *Oeuvres, tome II,* 120.
35 Nerval, Gérard de, *Voyage en Orient*, 567.
36 Quella-Villegier, Alain. *Istanbul. Le regard de Pierre Loti.* Renaissance du Livre, 1997.
37 Peltre, Christine, *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*, 86-87 et 133-135.

rêver et faire rêver les lecteurs, le plonger dans une ambiance, sans soucis de colporter certains clichés ou de commettre quelques approximations.

Quelques thèmes et passages du roman se rapprochent de cette mouvance, notamment dans la manière qu'à l'auteure d'aborder la religion en la mêlant de pratiques divinatoires, et de parler de l'alcool dans les pays musulmans.

La religion et les pratiques divinatoires sont incarnées dans un personnage, Tante Banu[38]. Membre le plus religieux de la famille Kazancı, sa manière de vivre la religion est teintée d'ésotérisme et d'une pointe de mysticisme. Ayant développé au fil du temps des talents de voyante et s'étant auto-proclamée devineresse[39], elle reçoit des clients à la maison et leur lit l'avenir par des pratiques plus ou moins courantes : le classique marc de café d'abord[40], puis les tarots, les haricots secs, les pièces d'argent, les sonnettes, " (…) bref, tout ce qui pouvait l'aider à entrer en relation avec le monde paranormal "[41]. Elle se retira même 40 jours dans sa chambre, pour " faire pénitence et renoncer à toutes les vanités humaines "[42] à la manière des derviches. Son allure change également puisqu'elle se promène avec des voiles de couleurs[43], puis fini par se voiler la tête[44].

Le sujet de la divination permet à Elif Shafak de créer une ambiance particulière autour du personnage et d'introduire un thème courant dans l'orientalisme, autour de la religion et des mystères réservés aux personnes initiées[45]. Le sujet est traité avec un savant mélange de sérieux avec de vraies références à la religion[46], et d'humour[47]. La scène la plus marquante est celle où Tante Banu lit l'avenir à Armanoush dans le marc de café[48].

Tante Banu sert de prétexte pour introduire un autre cliché célèbre de l'Orient : les Djinns. Cette croyance populaire probablement la plus conventionnelle de l'orientalisme est déjà citée par Victor Hugo en 1829 dans son poème intitulé *Les Djinns*. Tante Banu en a un sur chaque épaule. Monsieur Amer à gauche, sournois et tentateur, et Madame Douce à droite, compréhensive et aimante[49]. Elle communique avec eux, et parvient même à connaître des détails de l'histoire enfouis dans le passé, par le biais de visions transmises par Monsieur Amer.

Si l'auteure donne à Tante Banu des airs de femme pieuse initiée aux mystères de la voyance mais incomprise, elle acquière cependant une toute autre dimension dans la deuxième partie du livre[50] grâce

38 " (…) étant indiscutablement la plus expérimentée dans le domaine de la divination et du paranormal (…) ". p.319

39 p.85

40 Et la scène la plus marquante est celle où Tante Banu lit l'avenir d'Armanoush dans le marc de café. P.216-218.

41 p.88

42 p.85

43 p.85

44 p.88

45 Tante Banu se considère dans son domaine, au contraire du reste de sa famille qui ne comprend rien à ses pratiques, comme une initiée. Pour l'orientalisme ésotérique, voir par exemple Tritter, Jean-Louis, *Mythes de l'Orient en Occident*, 227-248.

46 Nous trouvons par exemple, p.85-86, disséminées dans le dialogue, des références au mode de vie des derviches. Egalement p.88, Gülsüm est choquée que sa fille se voile et cite les droits acquis par les femmes sur leur manière de vivre la religion depuis Mustafa Kemal Atatürk, sujet très sérieux. De plus, aucune des autres femmes de la famille n'est voilée.

47 Notons pour exemple que les " vanités humaines " auxquelles Tante Banu souhaite renoncer lors de sa retraite de 40 jours est autant sa série télévisée préférée (référence aux nombreuses séries télévisées addictives diffusées à la télévision turque) qui en soit ne paraît pas quelque chose d'insurmontable, que la nourriture qu'elle adore et à laquelle elle renonce pour ne se nourrir que de pain sec et d'eau, ce qui est un sacrifice beaucoup plus sérieux, autant du corps que de l'esprit. Voir p.87. Une des techniques de divination de Tante Banu est la lecture dans les noisettes grillées, technique absolument improbable qu'elle a inventée pour cacher à sa cliente qu'elle était en train de manger des noisettes avant son arrivée. Voir p.90.

48 p.217

49 p.88

50 Après l'arrivée d'Armanoush dans la famille.

à ses Djinns. Par le biais de Tante Banu, personnage décalé mais important, Elif Shafak fait rêver le lecteur à un Orient coloré et mystique, et nous délivre les mystères de l'histoire des deux familles.
Pour rester dans le domaine de l'irrationnel, de nombreuses mentions au " mauvais œil " sont présentes dans le livre, superstitions dont il est difficile de définir si elles sont orientales ou occidentales, elles permettent également de créer une ambiance particulière dans la maison familiale. Quelques clés sont données au lecteur sur ses causes et comment s'en débarrasser : le verre brisé va l'attirer[51], une cérémonie de " verser le plomb " va l'éloigner[52].
Elif Shafak commet quelques approximations lorsqu'elle parle précisément de la religion et de l'alcool.

Au début du roman, dans le passage relatant le rendez-vous de Zéliha chez le gynécologue, plusieurs mentions à la Prière du Vendredi sont faites. L'action se déroule le premier vendredi du mois de juillet et Zéliha, qui a rendez-vous à 15h00[53], arrive avec 46 minutes de retard[54]. Elle entre dans la salle d'opération de nombreuses minutes après son arrivée et il est mentionné qu'à ce moment, la Prière du Vendredi se fait entendre[55]. Les heures de prières étant déterminées à l'avance et la Prière du Vendredi correspondant à celle du " midi " (öğle), elle ne peut se faire entendre qu'entre 12h30 et 13h20. Ici, l'heure précisée correspond donc à une autre prière qui est celle d'Ikindi, de la fin de l'après-midi.

Les références à l'alcool sont empreintes de certains clichés. " *Ce pays doit sa liberté à cette petite bouteille que je peux brandir si librement [...] C'est cette bouteille qui distingue la Turquie de tous les autres pays musulmans* "[56]. Si l'on en croit cette affirmation, cela signifie que les autres pays musulmans n'ont pas la même tolérance à l'alcool. Or, au Liban ou en Jordanie, l'alcool est en vente libre dans les magasins, bien que sa consommation sur la voie publique reste interdite[57]. De plus, dans une enquête de 2011[58], le Liban a été classé 3e pays derrière le Bahreïn et le Soudan en termes de consommation d'alcool parmi les pays du Moyen Orient. La Turquie ne se différencie donc pas des autres pays musulmans en termes de liberté de consommation d'alcool, comme l'auteure voudrait le faire paraître.

Cependant, l'ouvrage d'Elif Shafak ne s'arrête pas à cette ambiance rêveuse et dépaysante que pouvaient créer les orientalistes des premiers siècles. En effet, même si elle utilise quelques images basées sur des croyances populaires pour créer une ambiance propre à l'Orient, elle va beaucoup plus loin et n'hésite pas à aborder des sujets très sérieux.

Nous avons vu précédemment que l'ouvrage était construit autour de deux thèmes principaux, le " fait arménien " et les rapports Orient/Occident, et deux autres thèmes propres aux familles, les violences faites aux femmes et la difficulté de l'exil. Si nous analysons ces thèmes plus en détail, nous pouvons constater qu'ils font référence à trois grands types de problèmes que nous pouvons rencontrer en Turquie.

Peuvent être considérés comme des " problèmes culturels ", le " fait arménien " et l'écartèlement entre Orient et Occident[59]. Nous pouvons qualifier de " problème de société ", celui de la violence faite aux

51 p.23 et p.318
52 p.320-321
53 p.24
54 p.25
55 p.31
56 p.107
57 Mathé, Jean, et Mathé-Crozat, Annie, *Syrie-Jordanie: entre golfe persique et Méditerranée*, 29.
58 Article de R.N du 21 octobre 2011 sur le site internet " Le commerce du Levant ". Disponible sous le lien suivant : http://www.lecommercedulevant.com/node/18151.
59 Avec la place de la tradition et du modernisme, le mélange des cultures dans les mariages mixtes et une allusion au mauvais enseignement des langues.

femmes[60] et du silence pesant qui l'entoure. Le thème de l'exil est plus général se réfère principalement à la famille arménienne, mais aussi à Mustafa même si les causes ne sont pas les mêmes.

Rappelons que la famille arménienne et son histoire sont fictives, mais qu'elle se raccroche à des faits historiques, et l'idée d'écrire un roman sur ce thème est venue à Elif Shafak lors de sa rencontre avec des grands-mères arméniennes. L'auteure se place alors ici du point du vue des arméniens. En effet, tous les souvenirs sont racontés en se plaçant du côté de la famille Tchakmakhchian. Lorsqu' Armanoush tente d'en savoir plus auprès de la famille Kazancı, elle se heurte à des personnes totalement ignorantes des faits, une des tantes la questionnant même sur qui est à l'origine de ces évènements[61]. Nous sommes donc face à deux situations totalement opposées. D'un côté, une famille exilée qui vit dans le souvenir et la haine du turc[62], dans l'autre, une famille qui ne se soucie absolument pas de ce moment de l'histoire[63]. Seule Asya, la plus jeune, en a entendu parler[64].

L'auteure, en exagérant un peu le trait, pointe l'un des plus gros problèmes contemporain de l'histoire turque, qui n'est pas encore totalement résolu. Nous avons le sentiment qu'elle souhaite, à travers son roman, donner une leçon d'histoire à ce peuple, et lui rappeler que cette dernière ne commence pas avec l'ère Kémaliste. En effet, elle écrit

> Pour les Arméniens, le temps était un cycle au cours duquel le passé s'incarnait dans le présent et le présent donnait naissance au futur. Pour les Turcs, le passé s'arrêtait en un point précis, et le présent repartait de zéro à un autre point. Entre les deux, il n'y avait que du vide[65].

La référence, pour qui s'est intéressé à l'histoire turque, est claire : le passé s'arrêterait avant la Première Guerre Mondiale et reprendrait avec l'ère Kémaliste, le vide faisant référence à l'effondrement plutôt rapide de l'Empire ottoman, période peu glorieuse, incluant bien sûr le " fait arménien ". Il y est fait allusion sous différentes expressions et " la déportation des arméniens "[66] est plutôt utilisé du côté turc alors que " génocide " est employé par la famille arménienne[67]. Une volonté de ne pas nommer précisément les faits que nous pouvons probablement rapprocher du flou qui règne encore autour de ces évènements. L'auteure reste donc plutôt neutre dans le choix des termes, mais souhaite tout de même mettre clairement en évidence les cicatrices des deux nations, comme elle l'a affirmé dans une interview du Figaro[68].

La dualité constante entre Orient et Occident, tradition et moderniste, est très présente en Turquie, et encore plus à Istanbul qui cristallise ces problématiques par son emplacement géographique et son histoire. Dès sa conquête en 1453, cette dichotomie se fait jour, entre Chrétienté et Islam, entre Europe et Asie, deux morceaux de terre encadrant un bras de mer. Cette dualité se retrouve dans les personnages du roman, particulièrement dans ceux de Zéliha, Asya et Armanouch. Les deux premières personnalisent l'Orient influencé et attiré par l'Occident, son mode de vie, l'impression d'une plus grande liberté alors que la dernière est attirée par cet Orient raconté par sa famille et imaginé par son

60 Ici par le biais du viol de Zéliha.
61 " Mais qui a pu commettre de telles atrocités ?! gronda Cevryie ". p.187
62 " Or, il existait des êtres en ce monde que les Tchakhmakhchian réprouvaient encore plus que les odars : les Turcs ! ". p.64
63 Il existe plusieurs passages, mais citons par exemple le moment où Armanoush raconte l'histoire de sa famille, et n'obtient aucune réaction de la famille Kazanci, p.185-187.
64 " Ce n'était pas la première fois qu'on lui racontait l'histoire de la déportation des Arméniens. Elle avait entendu divers sons de cloches à ce sujet ". p.189
65 p. 188
66 p.189
67 p.71
68 Article d'Astrid Eliard du 6 Septembre 2007 dans Le Figaro et disponible sous le lien suivant : http://www.lefigaro.fr/livres/2007/09/06/03005-20070906ARTFIG90245-un_pont_sur_le_bosphore.php

esprit. Mais dans la vie quotidienne, cette attirance est très concrète. Elle se retrouve dans les modes vestimentaires, suivies voire sur-interprétées par Zéliha avec ses jupes courtes, ses talons hauts et son percing[69]. Elle boit de l'alcool et fume[70], et souhaite suivre ses propres choix sans écouter les conseils traditionnalistes de son entourage[71]. De même Asya écoute de la musique américaine[72], parle un peu anglais et est très critique envers la société et la politique de la Turquie[73]. Armanoush ne souhaite pas vivre à l'orientale, mais aimerait tout de même comprendre et approcher directement dans son pays d'origine cette culture dont elle est issue[74], et non plus par le biais nécessairement restreint des traditions arméniennes de sa famille.

La rencontre des deux continents fait ressortir quelques préjugés classiques[75], qui sont vite dépassés. L'auteure met alors en place un véritable questionnement sur le ressenti des turcs envers l'Occident et leur propre société. Ils montrent une volonté d'être considérés comme des occidentaux[76], tout en conservant leurs racines dont ils sont fiers[77], en abolissant les généralités facilement établies par le biais du cinéma par exemple[78]. Mais pour les amis d'Asya, le problème dépasse le clivage entre Orient et Occident[79], et se trouve en Turquie même, car les Turcs ont peur de se confronter à leur propre culture[80] et au fonctionnement de leur société qui laisse peu de place au dialogue et à de nouvelles idées[81]. Elif Shafak ne prétend pas clore le débat mais l'ouvre au contraire, et apporte sa propre conclusion par le biais d'une réflexion d'Armanoush : " Peut-être que les Turcs traversaient une crise identitaire "[82].

La complexité des mariages mixtes est également abordée, surtout à travers le personnage de Rose, qui a vécu les deux extrêmes. Son premier mariage avec Barsam est un échec, notamment à cause de la présence trop insistante de sa belle-famille[83] et la volonté d'imposer sa culture arménienne à une nouvelle venue occidentale qui ne la connaît pas et a du mal à l'assimiler[84]. Rose se sent agressée par sa belle-famille, et rejetée car n'appartenant pas au même monde[85]. Après sa séparation, elle choisit son nouveau conjoint dans l'espoir de contrarier son ancienne belle-famille[86]. Avec son conjoint turc, sa vie est tout à fait différente, puisque Mustafa parle très peu de la Turquie, et s'est totalement intégré au

69 p.18 et p.44.
70 p.273 et p.303 par exemple.
71 Sa mère l'accuse régulièrement d'avoir apporté le déshonneur sur la famille en donnant naissance à un enfant hors-mariage, et lui reproche sa trop grande liberté. p. 44-45 et p. 279 notamment.
72 Asya est une admiratrice inconditionnelle du chanteur Johnny Cash. p.82
73 Armanoush la considère comme aussi antiturc qu'un de ses amis arméniens (p.203), et elle fait partie d'un groupe anticonformiste se réunissant au café Kundera où la critique de la société et de la politique en Turquie tient une place majeure dans leurs conversations (p. 101 et suivantes par exemple). Son amant est même poursuivi en justice pour ses dessins humoristico-satiriques sur des membres du gouvernement (p.171).
74 Elle appelle son côté oriental " (…) l'être énigmatique assoupi en elle " (p.136).
75 Asya pense qu'Armanoush vient en Turquie pour poser des questions sur l'Islam et la condition des femmes (p.174) et la famille turque pose des questions " clichés " sur la vie en Amérique à Rose et Mustafa (p.350-351). De même, Armanoush choisit de tenues vestimentaires sobres pour ne pas apparaître décalée dans un milieu oriental qu'elle pense traditionnel, mais est choquée en voyant Zéliha pour la première fois (p.179).
76 " (…) nous sommes occidentaux. " p.200
77 " (…) Pourquoi chercher à imiter bêtement les Américains, sans tenir compte de nos spécificités locales ? " p.179.
78 " (…) la plupart des Américains ont subi un lavage de cerveau des Grecs et des Arméniens et croient que la Turquie se résume à Midnight Express. " p.159. Référence à *Midnight Express*, film d'Alan Parker, 1978.
79 " (…) Pour les politiciens occidentaux, il existe un fossé culturel entre la civilisation orientale et la civilisation occidentale. Si c'était aussi simple ! (…) " p.101
80 " (…) par crainte de faire une rencontre traumatisante avec notre propre culture. (…) Le vrai choc des cultures, c'est celui qui oppose les Turcs aux Turcs. " p.101.
81 " Nous sommes piégés, nous sommes coincés entre l'Est et l'Ouest. Entre le passé et l'avenir. Entre des modernistes si fiers du régime séculier qu'ils ont instauré que la moindre critique est inacceptable, et des traditionnalistes si infatués de l'histoire de l'Empire ottoman que la moindre critique est inacceptable. Ils ont l'opinion publique et l'autre moitié de l'Etat de leur côté. Que nous reste-t-il ? " p.101
82 p.199
83 Elle tient sa belle-famille pour responsable de l'échec de son mariage (p.56).
84 Le dialogue p.69 à 78 entre les membres de la famille Tchakhmakhchian est révélateur de leur état d'esprit à son égard.
85 Elle est traitée d'*odar* (non-arménienne) dès le début de sa relation avec Barsam (p.54).
86 " Comme il serait amusant de flirter avec l'ennemi héréditaire de son ex-mari " p.64.

mode de vie occidental de sa femme[87]. Dans le premier cas, c'est le choc des cultures, dans le second, l'une est occultée au profit de l'autre. Elif Shafak grossit une nouvelle fois un peu le trait, mais fait partager au lecteur les difficultés que peuvent rencontrer les couples mixtes, et qui peuvent parfois les briser.

Enfin, nous rencontrons de nombreuses mentions à la méconnaissance des langues étrangères en Turquie, due pour l'auteure à un mauvais enseignement. Lorsqu'Armanoush arrive à Istanbul, seule Asya peut vraiment communiquer avec elle en anglais[88]. Tante Banu par exemple est totalement incapable de communiquer dans cette langue[89]. En janvier 2008, une nouvelle intitulée *" Le professeur d'anglais lui-même n'est pas capable de parler sans interprète ! "* a été publiée dans un le quotidien *Vatan*[90]. Titre provocateur destiné à pointer du doigt l'incapacité pour les professeurs même de communiquer dans la langue qu'ils enseignent. Demirel, en 1999 déjà, écrivait sur ce problème de l'enseignement des langues;

> Les élèves des lycées anatoliens et ceux des collèges privés ont entre 1500 et 2000 heures de cours de langue étrangère. Néanmoins, la plupart ne parviennent pas à sauter la classe préparatoire des universités telles que l'Université technique du Moyen-Orient et l'Université du Bosphore. Par conséquent, cette méthode d'enseignement doit être révisée[91].

Il est vrai que pour un pays aussi touristique que la Turquie, il est étonnant de voir qu'il se place à la 26e place sur 27, en matière de compétence en anglais, selon un classement réalisé à l'échelle européenne par le groupe Education First[92]. Il est évident que la Turquie n'est pas le seul mauvais élève, la France par exemple pointant à la 24e place. Mais ce mauvais enseignement, entraînant la méconnaissance de l'anglais notamment, ferme une partie des portes de l'Occident aux jeunes turcs, et ne les aide pas à poursuivre une carrière ou une partie de leur carrière à l'étranger, vers ces pays occidentaux dont ils adoptent pourtant certains traits.

Les "problèmes de société" abordés dans le roman tiennent également une place très importante dans l'histoire et plus généralement, dans la vie quotidienne de la population turque.

Elif Shafak aborde d'une manière très forte la question de la place des femmes et des violences dont elles sont victimes dans la Turquie actuelle en créant un personnage au caractère affirmé[93] qui lui permet de ne pas s'effondrer suite aux évènements[94] : Zéliha.

---

87 p.307

88 Et ses tantes voient dans l'arrivée d'Armanoush une bonne occasion pour qu'elle se perfectionne (p.159)

89 " ça n'avait rien d'un accès de modestie de la part de la tante Banu, qui ne parlait pas un traître mot d'anglais. [..] et même de trouver des modificateurs mal placés dans une structure syntaxique, mais de parler, pas vraiment " (p.157).

90 Publié le 4 janvier 2008 dans le quotidien Vatan sous le titre " Ingilizce öğretmeni bile tercumansız konusamıyor ". Disponible sous le lien suivant : http://www.gazetevatan.com/ingilizce-ogretmeni-bile-tercumansiz--konusamiyor----155119-gundem/

91 Reportage du 1er juin 2007 réalisé pour le quotidien Hürriyet sous le titre " Yabancı dili öğrenemiyoruz". Disponible sous le lien suivant : http://www.hurriyet.com.tr/yabanci-dili-ogrenemiyoruz-6607825,

92 Publiée sous le titre " La plus grande étude mondiale sur les compétences en anglais " et disponible sous le lien suivant : http://www.ef.fr/epi/

93 " (...). La guerrière, la rebelle " p.197.

94 Sans dénigrer en rien ce que subit le personnage et les conséquences tant psychologiques que matérielles sur sa vie, on imagine ce que pourrait donner cet épisode sur une femme n'ayant pas la même force de caractère. Pour une étude du personnage du point de vue du féminisme, voir le récent article de Güzel, Kader, "A feministic approach to Elif Shafak's The bastard of Istanbul." In *The Journal of Social Science*, no. 3, vol. 6 (2016) : 573-578

Le non-dit[95] qui règne autour de cet évènement en fait une accusation silencieuse qui est d'autant plus puissante, à mesure que le lecteur comprend de lui-même ou en lisant le passage concerné, que le père d'Asya est en fait également son oncle, et qu'elle est née d'un viol. Pas de longs discours ici, juste un constat, un rappel d'un crime impuni car non déclaré, comme c'est souvent le cas dans les violences faites aux femmes. Et c'est finalement Tante Banu qui rendra justice elle-même en empoisonnant Mustafa, conscient de sa faute, conscient du poison présent dans la nourriture[96], mais qui mange pour mourir, comme pour se repentir[97]. Si dans le roman le sujet se suffit à lui-même et n'amène pas de longs débats entre les personnages, la question est soulevée depuis plusieurs années sur la place des femmes en Turquie et le silence qui entoure les violences qui leur sont faites. En 2014, une agence indépendante nommée Bianet a dénombré 281 femmes mortes de la main d'un homme, et ce nombre ne cesse d'augmenter, atteignant 1134 pour ces cinq dernières années. La même agence a observé que 70% des assassinats de femmes sont le fait d'un membre de leur famille[98]. Pas d'assassinat ici, mais c'est bien un membre de la famille qui inflige la violence. Tout comme dans un film récent qui évoque également la place des femmes et le viol en tout impunité de deux nièces par leur oncle, faits connus de la grand-mère, qui n'ose rien dire par peur probablement des représailles et des commérages[99]. La protestation a pris très récemment de l'importance, avec de nombreuses manifestations suite au viol et à l'assassinat d'une étudiante de 20 ans par le chauffeur de son mini-bus[100]. Le silence pesant qui règne sur ces problèmes est très présent dans le livre comme il l'est dans la vie quotidienne de nombreuses femmes turques, et suite à ce même évènement récent, les réseaux sociaux ont exhortés les femmes à en sortir via le mot-clé *#sendeanlat* (" Toi aussi raconte "). Une nouvelle fois, Elif Shafak n'hésite pas à aborder et dénoncer presque silencieusement un sujet grave qui tient une place importante dans la société turque.

Pour finir, évoquons le thème de l'exil. Il est raconté principalement par la famille arménienne. Son exil en Amérique est un exil forcé, qui a eu lieu après les évènements de 1915. Comme beaucoup d'arméniens, le frère ainé de Shushan est parti, puis a mené des recherches pour retrouver les membres perdus de sa famille dont Shushan, qu'il retrouve en Turquie et qu'il vient chercher[101]. " Turquisée "[102] et mariée à un turc, elle décidera de tout quitter et de partir avec lui. Elle refera alors sa vie à San Francisco, auprès d'un arménien dont elle se sent comprise[103]. Ils auront de nombreux enfants dont Barsam, père d'Armanoush. A San Francisco, au sein de la cellule familiale, ils recréent un univers typiquement arménien, et Shushan ne s'intègre que peu à la vie occidentale. Elle souhaite vivre à l'arménienne, et élever ses enfants comme des arméniens, sans vraiment tenir compte du nouveau pays et de la nouvelle culture dans lesquels ils évoluent. La génération suivante n'est pas vraiment plus ouverte au dialogue, et se montre aussi nationaliste que la première, alors qu'ils n'ont jamais vécu qu'aux Etats-Unis[104]. Une

95 " (…) cette amnésie compulsive, ce silence " p.304.

96 " C'était moins un choix entre la vie et la mort qu'entre une mort subite et une mort décidée " p.356.

97 " Toutes ces années le remord l'avait grignoté de l'intérieur (…) " p.356.

98 Tiré de l'article du Journal *International* du 20 Mars 2015 " Turquie, quelle place pour les femmes ? " de Laurine Benjebria.

99 *Mustang*, film de Deniz Gamze Erguven, 2015.

100 Nombreuses manifestations en Turquie au mois de février 2015. Voir par exemple l'article du journal *Le Monde* du 16 février 2015 " Vague d'indignation en Turquie après le viol et le meurtre d'une étudiante " ou du *Journal International* du 20 Mars 2015 " Turquie, quelle place pour les femmes ? " de Laurine Benjebria."

101 p.346

102 Une famille turque la recueille sur la route de la déportation et l'élève comme leur fille, mais elle est enlevée par des bandits qui l'abandonnent dans un orphelinat où son nom est " turquisé ". Elle se marie ensuite à un l'ancien apprenti de son oncle (un turc), se converti à l'Islam, et son mari pense sincèrement lui faire oublier ses racines arméniennes avec son amour et le temps. (p. 343-348 et p.373.)

103 " (…) seul un arménien peut comprendre ce que c'est que de voir son peuple être violemment réduit à une poignée d'âmes. " p.77.

104 Voir le dialogue p.73.

des sœurs a tout de même soutenu Barsam dans son souhait de se marier avec Rose[105], alors que le reste de la famille y était farouchement opposée. Ce n'est que la troisième génération, celle d'Armanoush, qui sera vraiment occidentalisée. Le passé et les traditions ayant une place très forte dans la famille, Armanoush les connaît nécessairement, mais n'en fait pas le centre de sa vie. Elle se sent toutefois " héritière du destin de sa famille "[106] et veut comprendre le passé et ses origines, pour pouvoir mieux vivre son futur[107]. Asya la considèrera plus tard comme une personne qui " mène une croisade pour le souvenir ".[108] Cette quête d'identité des personnes élevées entre deux mondes est classique dans les familles d'exilés. Armanoush souhaite en quelque sorte " boucler la boucle ". Comprendre son passé pour mieux comprendre sa famille et se libérer des secrets lui permettra d'aborder sereinement son avenir et de construire son identité[109].

Conclusion

Ainsi, dans ce seul roman de quelques 400 pages, Elif Shafak aborde de manière frontale ou plus discrète des problématiques très actuelle et polémiques de la Turquie, qui s'entremêlent de manière complexe et simple à la fois en une intrigue qui se déroule tel un fil d'Ariane pour mener à la fin le lecteur à la résolution de tous les mystères. Si l'attention est focalisée sur le " fait arménien ", thème centrale du livre, les autres thèmes sont tout aussi puissants et traités sans jugements ni discours inutiles de la part de l'auteure qui semble mettre le lecteur devant de simples faits, pour mieux les dénoncer. Elle prend la peine d'énoncer les différents points de vue sur les deux questions les plus importantes[110] par le biais de dialogues argumentés, que ce soit via les réseaux sociaux ou au café *Kundera*. Cependant, le roman ne sera pas forcément interprété de la même façon, notamment selon la connaissance que le lecteur a de l'Orient et des problématiques du monde turc. C'est pourquoi nous pouvons distinguer trois niveaux de lecture.

Le premier niveau est celui d'une personne qui n'a que très peu de connaissances sur la culture orientale et la Turquie. Il va alors réaliser un sympathique voyage à travers l'histoire, se laisser porter par l'ambiance toute orientale de la nourriture, des Djinns, des traditions populaires. Il sera rassuré par la présence occidentale d'Armanoush qui va le prendre par la main pour lui faire prendre conscience de l'existence des évènements de 1915. Il ne notera bien sûr pas les quelques approximations sur les heures de prière et la législation de l'alcool par exemple.

Le second niveau s'adresse à des lecteurs qui ne connaîtraient pas de manière très approfondie l'histoire de la Turquie, mais en aurait quelques notions, ainsi que de culture orientale. Il va alors peut-être remarquer les deux sujets principaux abordés par l'auteure et cela pourra lui donner l'envie de se renseigner par lui-même pour mieux comprendre les débats et leurs enjeux.

Le troisième et dernier niveau est celui des lecteurs qui connaissent bien la Turquie, son histoire et sa culture, et la culture orientale. Il remarquera alors très clairement que tous les thèmes abordés dans le livre sont encore actuels et polémiques.

---

105 " A la différence de ses sœurs, elle avait soutenu sans réserve le mariage de Barsam et Rose (…) " p.67.

106 p.118

107 " Je suis venue à Istanbul parce que je pensais qu'en me retrouvant seule dans sa ville, je comprendrais mieux l'histoire de ma famille et pourrais enfin trouver ma place dans le monde. J'étais en quête de mon identité arménienne (…) " p.323-324.

108 p.201

109 " (…) Je ne me suis jamais sentie aussi arménienne de ma vie. Il fallait que je vienne ici et que je rencontre des Turcs pour ressentir pleinement mon identité arménienne. " p.204-205.

110 Le " fait arménien " et les rapports Occident/Orient

L'orientalisme d'Elif Shafak n'est évidemment pas l'orientalisme des débuts. Le focus sur la question du " fait arménien " permet d'interpeler le lecteur par le sujet principal du livre, et agit comme " l'arbre qui cache la forêt ". C'est le point de départ pour débattre sur la société turque. Le regard qu'Elif Shafak apporte sur son récit est volontairement extérieur, et se situe hors de la politique et d'une étude historique. Elle se sert de sa culture occidentale pour parler plus librement et avec plus d'objectivité des problématiques contemporaines de sa culture orientale d'origine, dont elle nous montre sa connaissance et sa maîtrise, peut-être comme pour prouver qu'elle lui appartient pleinement également. Elif Shafak, Istanbul, Asya et Armanoush ne sont qu'une, un monde entre deux mondes, deux visions du monde et le roman en est un instantané, une image.

Au XXIe siècle, l'orientalisme a évolué et ne cherche plus seulement la magie et l'exotisme de l'Orient pour mener le lecteur au rêve, à étudier ce monde, ou à montrer une quelconque supériorité de l'un sur l'autre. Il est désormais aussi volontairement polémique et n'hésite pas à dénoncer bruyamment mais adroitement, les dérives ou les problèmes d'un Orient qui est moins fantasmé, et d'une société qui est comme toutes les autres, avec ses rêves, ses problèmes et ses dérives. Elif Shafak nous en donne une démonstration brillante dans *La bâtarde d'Istanbul*.

Bibliographie

Benjebria, L. (16 février 2015). " Vague d'indignation en Turquie après le viol et le meurtre d'une étudiante." *Le Monde*. Disponible sur le lien suivant : http://www.lemonde.fr/europe/article/2015/02/16/vague-d-indignation-en-turquie-apres-le-meurtre-d-une-etudiante_4577463_3214.html

Benjebria, L. (20 Mars 2015). " Turquie, quelle place pour les femmes ? " *Journal International*. Disponible sur le lient suivant : http://www.lejournalinternational.info/turquie-quelle-place-pour-les-femmes/

De Chateaubriand, F.-R. (2005). *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*. Paris : Gallimard.

De Chateaubriand, F-R. (1969). "Itinéraire de Paris à Jérusalem." In *Œuvres romanesques et voyages*, édité par Regard, Michel. Paris : Gallimard.

De Lamartine, A. (2011). *Voyage en Orient*. Paris : Folio.

De Nerval, G. (1956). *Œuvres* (Tome II). Paris : La Pléiade.

De Nerval, G. (1998). *Voyage en Orient*. Paris : Gallimard.

Güzel, K. (2016). "A feministic approach to Elif Shafak's The bastard of Istanbul." *The Journal of Social Science*, 3(6): 573-578.

Hugo, V. (1964). "Les Orientales." In *Oeuvres poétiques*, texte établi et présenté par Albouy, Pierre. Paris : Gallimard.

Hugo, V. (2000). *Les orientales*. Paris : Folio.

Lemaire, G.-G. (2000). *L'univers des orientalistes*. Paris : Place des Victoires.

Loti, P. (1913). *Turquie agonisante*. Paris : Calmann Levy.

Loti, P. (2001). *Aziyadé*. Paris : Gallimard.

Loti, P. (2001). *Fantôme d'orient*. Paris : Gallimard.

Loti, P. (2015). *Les désenchantés*. Arles : Actes Sud.

Mathé, J., & Mathé-Crozat, A. (2001). *Syrie-Jordanie: entre golfe persique et Méditerranée*. Bruxelles : Renaissance du Livre.

Molière (1985). *Le bourgeois gentilhomme*. Paris : Folio.

Montesquieu (2006). *Lettres persanes*. Paris : Folio.

Özçelebi, A. (Mai 1998). "Başlangıcından günümüze Avrupa düşüncesinde ve edebiyatında Türk imgesi (Du commencement à nos jours, l'image du turc dans la pensée et la littérature européennes)" (texte de conférence non-publié), Université Karaelmas de Zonguldak.

Peltre, Ch. (2003). *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*. Paris : Hazan.

Puillon, F. (2011). " Après l'orientalisme, l'Orient par Orientaux ? " In Pouillon, F. et Vatin J.-C. (éds.) *Après l'orientalisme, l'Orient créé par l'Orient*. Paris : Karthala.

Quella-Villegier, A. (1997). *Istanbul : Le regard de Pierre Loti*. Bruxelles : Renaissance du Livre.

Said, E. (2005). *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*. Paris : Points.

Thornton, L. (2001). *Les orientalistes, peintres voyageurs*. Paris : ACR Edition.

Tritter, J-L. (2012). *Mythes de l'Orient en Occident*. Paris : Ellipses Marketing.

Voltaire. (2001). *Zadig et autres contes*. Paris : Folio.

Voltaire. (2003). *Candide*. Paris : Folio.